



« Et à la fin on avait un seul texte »
Écriture poétique, ateliers et livres numériques

Entretien avec Nicolas Tardy

Propos recueillis par Anne Reverseau

Abstract

A pioneer of image-using writing workshops in France and an experimental poetic forms practitioner, Nicolas Tardy is a cut-up writer who regularly involves the visual arts in his works. In this interview he addresses questions related to his relationship with the most varied digital approaches and devices, both as tools of creation and as tools of dissemination: collaborative writing, word processing, search engines, webcams, screens, social networks, sites, blogs, books, and digital magazines.

Résumé

Pionnier des ateliers d'écriture à partir d'images en France et adepte des formes poétiques expérimentales, Nicolas Tardy est un écrivain du cut-up qui voisine régulièrement avec les arts visuels. Il est ici interrogé sur son rapport aux dispositifs numériques les plus variés, tant comme outils de création que comme outils de diffusion : écriture collaborative, traitement de texte, moteurs de recherche, webcams, écrans, réseaux sociaux, sites, blogs, livres et revues numériques.

Pour citer cet article:

Anne Reverseau, « 'Et à la fin on avait un seul texte'. Écriture poétique, ateliers et livres numériques » *Interférences littéraires / Littéraire interferences*, n° 25, dir. Chris Tanasescu, mai 2021, 306-316.



Interférences littéraires Literaire interferenties

Multilingual e-Journal for Literary Studies

COMITE DE DIRECTION – DIRECTIECOMITE

Anke GILLEIR (KU Leuven) – Rédactrice en chef – Hoofdredactrice

Beatrijs VANACKER (KU Leuven) – Co-rédactrice en chef – Hoofdredactrice

Ben DE BRUYN (UCL)

Christophe COLLARD – VUB

Lieven D'HULST (KU Leuven – Kortrijk)

Liesbeth FRANÇOIS (KU Leuven)

Raphaël INGELBIEN (KU Leuven)

Valérie LEYH (Université de Namur)

Katrien LIEVOIS (Universiteit Antwerpen)

David MARTENS (KU Leuven)

Chiara NANNICINI (Facultés Universitaires Saint-Louis)

Hubert ROLAND (FNRS – UCL)

Matthieu SERGIER (FNRS – UCL & Facultés
Universitaires Saint-Louis)

Lieke VAN DEINSEN (KU Leuven)

CONSEIL DE REDACTION – REDACTIERAAD

Geneviève FABRY (UCL)

Agnès GUIDERDONI (FNRS – UCL)

Ortwin DE GRAEF (KU Leuven)

Elke D'Hoker (KU Leuven)

Guido LATRÉ (UCL)

Nadia LIE (KU Leuven)

Michel LISSE (FNRS – UCL)

Anneleen MASSCHELEIN (KU Leuven)

Christophe MEUREE (FNRS – UCL)

Reine MEYLAERTS (KU Leuven)

Stéphanie VANASTEN (FNRS – UCL)

Bart VAN DEN BOSSCHE (KU Leuven)

Marc VAN VAECK (KU Leuven)

COMITE SCIENTIFIQUE – WETENSCHAPPELIJK COMITE

Olivier AMMOUR-MAYEUR (Université Sorbonne Nouvelle –
Paris III & Université Toulouse II – Le Mirail)

Ingo BERENSMEYER (Universität Giessen)

Lars BERNAERTS (Universiteit Gent & Vrije Universiteit Brussel)

Faith BINCKES (Worcester College – Oxford)

Philippe BOSSIER (Rijksuniversiteit Groningen)

Franca BRUERA (Università di Torino)

Álvaro CEBALLOS VIRO (Université de Liège)

Christian CHELEBOURG (Université de Lorraine)

Edoardo COSTADURA (Friedrich Schiller Universität Jena)

Nicola CREIGHTON (Queen's University Belfast)

William M. DECKER (Oklahoma State University)

Ben DE BRUYN (UCL)

Dirk DELABASTITA (Université de Namur)

Michel DELVILLE (Université de Liège)

César DOMINGUEZ (Universidad de Santiago de Compostella
& King's College)

Gillis DORLEIJN (Rijksuniversiteit Groningen)

Ute HEIDMANN (Université de Lausanne)

Klaus H. KIEFER (Ludwig Maximilians Universität München)

Michael KOLHAUER (Université de Savoie)

Isabelle KRZYWKOWSKI (Université Stendhal-Grenoble III)

Mathilde LABBE (Université Paris Sorbonne)

Sofiane LAGHOUATI (Musée Royal de Mariemont)

François LECERCLE (Université Paris Sorbonne)

Ilse LOGIE (Universiteit Gent)

Marc MAUFORT (Université Libre de Bruxelles)

Isabelle MEURET (Université Libre de Bruxelles)

Christina MORIN (University of Limerick)

Miguel NORBARTUBARRI (Universiteit Antwerpen)

Andréa OBERHUBER (Université de Montréal)

Jan OOSTERHOLT (Carl von Ossietzky Universität Oldenburg)

Maïté SNAUWAERT (University of Alberta – Edmonton)

Pieter VERSTRAETEN (Rijksuniversiteit Groningen)

« ET A LA FIN ON AVAIT UN SEUL TEXTE » ÉCRITURE POÉTIQUE, ATELIERS ET LIVRES NUMÉRIQUES

Entretien avec Nicolas Tardy

Nicolas Tardy est né en 1970 ; il a étudié aux Beaux-Arts et il vit à Marseille. C'est un écrivain du collage, du cut-up. Poète, il anime souvent des ateliers d'écritures, notamment dans les écoles d'art, et collabore parfois avec des artistes visuels et des musiciens. Il est l'auteur de plusieurs livres numériques, et, avec les Éditions Contre-mur qu'il codirige avec Caroline Scherb, il en publie aussi.

Anne REVERSEAU – Entre ton travail et la sphère « numérique », au sens large, il y a de nombreux points de rencontre. Les ateliers d'écriture numérique que tu animes, ton travail de poète qui doit beaucoup au traitement de textes, et à d'autres outils numériques, les livres numériques. Mais est-ce que l'expression « littérature numérique » veut dire quelque chose pour toi ? Est-ce que tu t'y reconnais ?

Nicolas TARDY – Je comprends « littérature numérique », comme un travail textuel (même si il peut intégrer d'autres formes artistiques) qui prend en compte le fait d'être diffusé sur un support numérique et ce que ce support modifie de ce rapport au texte pour l'auteur et/ou le lecteur (contrainte formelle dérivée du support, liens hypertextuels, etc.). Je dis « texte », mais ce texte peut être autant oralisé que à lire. Un texte publié sur un site internet ne me semble pas relever de la littérature numérique, même si il hérite d'un contexte global (le web) qu'il n'aurait pas sur papier.

Je ne me pense pas comme un « auteur numérique ». J'écris en sachant que j'ai une palette de lieux d'écriture possibles (imprimés ou numériques) permettant des expériences de lecture différentes.

Anne REVERSEAU – Dans cet entretien, je voudrais examiner en détail ces points de rencontre, au niveau de la création mais aussi de sa diffusion de la littérature et de sa médiatisation. Commençons par la création : de quels outils numériques te sers-tu pour écrire ? Je pense bien sûr aux reproductions d'œuvres d'art et aux nombreuses images sans auteur dont le Web regorge, mais ce n'est pas tout, j' imagine...

Nicolas TARDY – Oui, d'abord, j'écris toujours sur ordinateur, avec le plus souvent mon traitement de texte et un navigateur web ouverts simultanément. Ce qui fait que je peux aller piocher tout et n'importe quoi sur le net : images (que je vais décrire) ; fragments de texte que je vais intégrer, modifiés ou non.

Ensuite, j'aime utiliser les webcams, par exemple¹. C'est venu lorsqu'on m'a proposé de participer à « Acoustic cameras », un projet d'artistes issus de l'art audio, de musiciens et d'auteurs. Ils récupéraient le flux de différentes webcams et demandaient de produire un enregistrement audio qui devienne la bande son de la webcam. J'en ai longtemps cherché une qui m'intéresse, sachant que j'avais déjà utilisé un peu la webcam pour des ateliers, et que j'aime le côté imprévisible qu'elle apporte à l'écriture. J'ai fini par trouver un salon de coiffure pour hommes localisé à Londres : on voit des gens à l'image, c'est comme une petite scène, avec les mêmes gestes qui passent. La différence de la webcam par rapport au film et aux photos, c'est qu'il faut noter très vite car cela ne va pas se reproduire. Et la webcam est muette, donc si je passe trop de temps à noter, parce que je suis parti dans quelque chose, je perds le flux. La personne que je suis en train de décrire sur un fauteuil est déjà sortie du salon par exemple. Pour cette première expérience, j'avais donc la webcam et un fichier texte sur le même écran et j'ai écrit des notes au kilomètre avant de retravailler, en mettant tout à l'imparfait. L'idée principale, c'était qu'on arrive après, que les gens qui se connectent voient des choses dans la webcam et entendent le récit de ce qui s'est passé à un autre moment mais au même endroit : les coiffeurs sont les mêmes, le chien aussi, mais les clients changent. Ce décalage-là m'intéressait, tout comme la question du rapport spatial entre les choses. Dans ce cas, on a une spatialisation en mouvement : par exemple, la coiffeuse qui se déplace et contourne le client. Ce sont des choses que j'essaie de transcrire dans l'écriture. Décrire le mouvement de quelqu'un et passer au mouvement de quelqu'un d'autre, sans forcément se rendre compte du glissement de l'un à l'autre. J'envisage deux déclinaisons pour ce travail : un enregistrement qui deviendrait la bande son et un livre (texte + photo du lieu vide). Deux façons d'appréhender cet espace, ce rapport à la description.

Anne REVERSEAU – En dehors des outils numériques liés à l'image, quels outils disons textuels utilises-tu ?

Nicolas TARDY – En atelier, j'aime utiliser Framapad, un traitement de texte partagé. Avec Chantal Neveu, auteure québécoise, quand on a écrit *Dans l'architecture*, qui devrait sortir en papier chez Rhizomes l'an prochain, on a écrit à distance tout l'été avant notre résidence commune à Nantes. On avait choisi Google Docs sur les conseils de Caroline notamment parce que Framapad s'arrête souvent pour des mises à jour. Ce qui est intéressant dans cette expérience d'écriture, c'est que très vite on a unifié toute la typo et qu'on s'est mis à écrire en s'insérant dans le texte de l'autre. La seule règle était de ne rien effacer : parfois on copiait-collait pour réécrire et faire une autre version en dessous. Ce texte a grossi pendant trois mois avec des modalités un peu différentes : j'ai beaucoup écrit au début et Chantal a commencé progressivement à mettre des choses, puis a proposé d'autres mises en forme. Ça a donné quelque chose de très imbriqué, au point que quand on s'est retrouvés à

¹ Dans l'atelier d'écriture qu'il nous a proposé pendant le confinement au printemps 2020, « Ecrire avec ce qui est déjà là », publié sur le site de la Maison de la Francité à Bruxelles, Nicolas Tardy écrivait : « Depuis quelques temps, je m'interroge sur les images que des machines produisent sans véritable choix humain. Je termine actuellement un texte dont la matière première a été écrite en observant ce qui se situe dans le champ d'une webcam... ».

Nantes, on s'est demandé : « mais c'est toi ou c'est moi qui a écrit cela ? ». On s'est rendu compte aussi que moi, qui écris essentiellement en prose, en blocs, je m'étais mis à écrire des vers très espacés, comme elle, et elle des blocs... Il y a eu comme un transfert de style de l'autre.

Anne REVERSEAU – Vous êtes restés dans Google Docs ou vous avez utilisé Framapad aussi ?

Nicolas TARDY – On est restés sur Google Docs, qui permet de ne plus savoir qui a fait quoi, ce qui n'est pas possible avec Framapad (où chaque scripteur a une couleur différente). On a écrit de juin à octobre, puis à Nantes, quand on s'est vus, on a tout imprimé en deux exemplaires et en lisant à haute voix, on a sabré. Le résultat représente entre un tiers et un quart de ce qu'on avait comme texte dans notre document original. Le fait de se dire que l'autre retoucherait des passages que l'on trouvait bancals et donc qu'on pouvait continuer à écrire sans frein a été très libérateur au niveau de l'écriture...

Anne REVERSEAU – Et quelles sont tes expériences avec Twitter ?

Nicolas TARDY – Il y a quelques années, j'ai écrit « Écrans », une série de plus de 200 tweets, même si aujourd'hui, ils sont « enterrés » dans Twitter². « Écrans » consistait à écrire des « twoosh », des tweets parfaits de 140 caractères à l'époque (maintenant c'est 280), sur des questions d'écrans, sur les blockbusters, les mails, etc. En fait j'avais un peu triché : j'avais écrit tous mes « twoosh » à l'avance, puis en ai posté un par jour...

Anne REVERSEAU – « Écrans » appartenait à un projet plus vaste, non ?

Nicolas TARDY – Oui, il s'agissait d'une résidence de deux mois (dans ma ville) avec Peuple et Culture Marseille (une association d'éducation populaire). J'ai fait durant cette période des ateliers d'écriture numérique, et mis en place ce travail d'écriture personnel. Il y avait aussi deux soirées publiques : une lecture du travail en cours à Montevideo, et au cipM une sélection de poésies vidéos (ce qui posait autrement la question du lien poésie/écran). Cette dernière soirée était en partenariat avec le site Tapin2.

Anne REVERSEAU – Qu'est-ce qu'on appelle exactement « résidence d'écriture numérique » ? Est-ce la diffusion qui est numérique ou la création elle-même ?

Nicolas TARDY – Dans le cas d'« Écrans », la production comme la diffusion étaient numériques. Mais actuellement une résidence numérique, c'est un peu ce qu'on veut... Il y a des résidences qui attendent une production, d'autres non. Dans

² *Écrans*, série de 203 tweets de 140 caractères, diffusée sur Twitter (#ÉcransTardy), du 15/09/2017 au 09/04/2018. Une première version partielle de ce texte a été publiée par larevue* dans son n°4 (2016), ainsi que dans le n°10 de la revue GPS (Gazette Poétique et Sociale) « Poésies expérimentales », éd. Plaine page, 2017. Ce texte a ensuite été complété lors d'une résidence d'écriture numérique à Peuple et Culture Marseille en janvier et février 2017, pour enfin aboutir à cette série.

cette résidence avec Peuple et Culture Marseille, il y avait quand même une interaction physique avec des gens, je faisais des ateliers, je n'étais pas juste connecté de chez moi...

Anne REVERSEAU – Tu as aussi souvent utilisé Twitter en atelier, non ?

Nicolas TARDY – Oui, à ZINC ou à Peuple et Culture Marseille, avec un public d'adultes, mais certains étaient venus avec leurs enfants ! La limite des 140 ou 280 signes est intéressante, c'est de l'écriture à contrainte, comme Lucien Suel qui ne publie que des tweets de 280 caractères. Dans un atelier, dans le cadre de l'opération « Dix mots de la langue française », les gens écrivaient en ligne, donc devaient se créer un compte (ce qui peut poser des problèmes, des refus, souvent). Comme mon poste était vidéoprojeté, on voyait apparaître nos tweets en direct. Et oralement, moi, je leur donnais des contraintes d'écriture très brèves, par exemple « Écrivez une phrase avec le terme 'inuit' », « copiez-collez un tweet d'un autre participant, changez la moitié des mots », « reprenez un tweet précédent et transformez telle ou telle chose ». Ça avançait au fur et à mesure, et à la fin on avait un seul texte.

Anne REVERSEAU – Justement, toi qui as fait beaucoup d'ateliers d'écriture depuis 20 ans maintenant, qu'est-ce que c'est un « atelier d'écriture numérique » ?

Nicolas TARDY – Ce peut être plein de choses. En tout cas, c'est un atelier dans lequel le numérique apporte quelque chose en plus, à différents stades. Il y a deux grandes familles : avec ou sans internet. Commençons par le plus simple, le numérique sans internet. Soit les gens ont leur propre ordinateur ou les élèves ceux de l'école ou encore des tablettes. On peut donner des consignes classiques d'ateliers d'écriture, ou bien faire utiliser les fonctions du traitement de texte : insérer, déplacer des mots, copier-coller, chercher-remplacer, transformer du texte, etc. Par exemple, lors d'un atelier autour de la cuisine, avec des enfants, on avait mis sur les tablettes des recettes de cuisine et donné comme consigne d'« écrire la recette des vacances, du bonheur, de l'ami parfait », etc. Il fallait transformer le texte en gardant la structure de la recette, remplacer d'abord mécaniquement (avec la fonction chercher-remplacer) puis réécrire pour que les raccords soient subtils. On peut faire cela sur papier, bien sûr, mais ce sera beaucoup plus rébarbatif. Le traitement de texte est également idéal pour la contrainte oulipienne de l'expansion : partir d'une phrase et la faire gonfler en ajoutant des mots entre chaque. Il me paraît toujours plus intéressant de donner cette consigne sur un ordinateur plutôt que sur papier.

Après on peut commencer à intégrer internet. En partant d'une recherche d'images ou d'une recherche Google, par exemple « faites un portrait décalé à base de prélèvements de la 4^e page de requête Google sur Leonardo di Caprio »... J'aime bien faire travailler le centon en utilisant cela. Je me souviens d'un atelier sur la Méditerranée, avec des lycéens. Il fallait composer « un poème de 10 vers », chaque vers venant d'un prélèvement différent. Il y en avait qui avaient écrit sur le Maroc, d'autres sur la pêche... Ils voyaient à quel moment ils coupaient pour que ça puisse faire des connexions intéressantes. Cette méthode a l'avantage de gagner les élèves

qui sont en difficulté et qui vont dire : « Ah c'est bien, ce n'est pas écrire ». Pour eux, ce n'est pas un exercice comme ceux qu'ils connaissent.

Anne REVERSEAU – Et le fait de réutiliser des choses existantes démystifie peut-être aussi le rapport à l'inspiration, mais pour eux aussi le rapport à la culture scolaire.

Nicolas TARDY – Oui. On a aussi parfois utilisé des textes tombés dans le domaine public. Les faire partir de textes en prose pour aller vers des textes en vers en découpant des romans, du Victor Hugo par exemple. Ou jouer sur le télescopage : partir de Hugo et de Dumas, et faire un poème qui contienne au moins les deux sources.

Anne REVERSEAU – Quels autres outils numériques as-tu utilisés en ateliers ?

Nicolas TARDY – Des images numériques, via une projection ou par envois sur les postes individuels. Ou encore Google Street View, qui permet de faire écrire sur des lieux connus des participants. Je l'ai, par exemple, utilisé avec des ados dans un lycée professionnel à l'invitation de la professeure de français et de la professeure documentaliste. L'objectif était de travailler le français et les compétences numériques. On leur demandait d'écrire sur un lieu qu'ils connaissaient, en s'aidant de l'application. C'est un drôle de rapport au temps : en « panotant », ils découvrent que les images raccordées n'appartiennent pas au même moment, pas à la même saison, qu'on passe du type en T-shirt à la dame en manteau d'hiver ou que l'échafaudage disparaît. Je trouvais intéressant que ce rapport au temps se traduise de manière spatiale.

Anne REVERSEAU – Et qu'est-ce que cet outil apporte en atelier ? Quels changements as-tu remarqués par rapport à d'autres types d'images que tu as pu proposer ?

Nicolas TARDY – En atelier, un élève avait choisi d'écrire sur son ancienne maison, il a commencé à écrire des choses comme « Je revenais de la boulangerie » et on lui a dit « Ben vas-y à la boulangerie », et il a pu refaire le parcours. C'est intéressant de sortir de l'image fixe. D'autres ont vraiment fait des navigations, par exemple, vers leur ancien collège, dont ils faisaient le tour. Comme Google ne va pas encore faire des photos dans les collèges, ils cliquaient désespérément pour entrer dans le collège et ils disaient : « Mais, là, on ne voit pas qu'il y a telle et telle chose ». On leur répondait : « Justement écris-le, ce qu'on ne voit pas ». Ça permettait d'enclencher de l'écriture avec des élèves qui étaient vraiment très très fâchés avec l'écriture.

Anne REVERSEAU – Tu as utilisé Framapad, aussi, dans ce type de contexte?

Nicolas TARDY – Oui, je l'utilise beaucoup en atelier. Framapad a une limite de 16 utilisateurs simultanés, donc on ne peut être connecté qu'avec un groupe de 15. Pour les classes, je fais 2 pads avec les mêmes consignes. On a alors deux textes qui avancent en parallèle que je projette sur grand écran à partir de mon ordinateur.

Il y a plusieurs approches avec Framapad : soit on commence avec un écran blanc et je donne un thème, parfois imposé par l'école, et les participants doivent écrire des mots en colonne, par exemple. Ensuite, je donne des consignes comme « choisissez un mot qui n'est pas dans votre couleur et écrivez une phrase autour », « écrivez une phrase qui complète une autre phrase pas de votre couleur ». On fait aussi écrire un raccord, copier-coller en changeant la moitié des mots, etc. Avec ces contraintes, on produit un texte collectif. D'autres fois, je prépare des éléments : pour un atelier avec des adultes, par exemple, j'avais mis des poèmes du patrimoine, Baudelaire ou Rimbaud, et j'avais enlevé un vers sur deux. La consigne était alors de compléter. Une autre fois, avec des primo-arrivants à Marseille, j'avais mis des citations sur la ville qu'ils découvriraient tout juste. Je les faisais rebondir sur par exemple un extrait de Perec, puis j'enlevais la citation. J'avais aussi demandé de choisir une forme et de faire un inventaire de cette forme dans l'espace urbain : le rond, par exemple, qu'on retrouve dans le panneau, la plaque d'égout, etc. Je pouvais aussi les envoyer chercher des informations sur Marseille sur Wikipedia, et comparer avec leurs villes d'origine.

Anne REVERSEAU – Qu'est-ce qui te tient tant à cœur dans le fait de pousser ce genre de public vers les outils numériques ? Quels sont pour toi les enjeux politiques de l'utilisation du numérique ?

Nicolas TARDY – Bien sûr, il y a quelque chose de militant, même si pourquoi faire des ateliers juste pour les publics en difficulté ? Pourquoi ne pas faire des ateliers dans les « bons » lycées ? Cela m'inquiète un peu de voir que les gens qui vont être les décideurs de demain n'en ont parfois rien à faire de la culture... Il y a quelques années, par exemple, j'avais fait un atelier dans un « bon » lycée, et leur première question a été, « Monsieur, est-ce que ça compte pour le bac ? », en gros : « à quoi ça va nous servir ? » Moi j'ai trouvé ça triste à pleurer...

Donc, oui, je suis militant de l'atelier d'écriture numérique, mais pour tout le monde, pas seulement pour un public éloigné du numérique. Parce que le public qui est dans le numérique n'est pas forcément dans ce numérique-là, dans un numérique littéraire. D'ailleurs, les primo-arrivants ont un smartphone en général et savent très bien s'en servir. Ils ne sont pas en rupture de numérique...

Anne REVERSEAU – Cet engagement prend une forme collective aussi, à travers l'association Calopsitte qui cherche à « travailler la langue par le biais de l'oral et/ou de l'écrit grâce aux apports du numérique et [...] explorer les possibilités du numérique en lien avec la littérature » (je reprends les termes de votre présentation).

Nicolas TARDY – L'histoire de cette structure, c'est que je me rendais compte que mes capacités étaient restreintes si je voulais développer des ateliers numériques plus riches, avec de la vidéo, du son, de l'interactivité... Avec Caroline Scherb, ma compagne, qui est webdesigner et avec qui j'ai déjà fait de nombreux projets, on a donc créé Calopsitte, une structure ouverte avec des gens venant de l'écriture et du numérique, des indépendants qui ont plein de casquettes. C'est une petite équipe (à géométrie variable) de gens réunis pour proposer différents types d'ateliers. Bien sûr, on ne vend pas aux gens qu'ils vont devenir écrivains, ce n'est pas un bilan de compétences, ce n'est pas apprendre l'orthographe ou la grammaire même si ça peut y contribuer...

Notre idée, c'est de venir à deux ou trois intervenants : un pour écrire (plutôt moi pour la poésie, ou bien si on nous demande plutôt de la narration, Cédric Fabre, qui vient du roman policier, par exemple), un autre pour la vidéo, un autre pour le son, etc. On a aussi investi et acheté 8 tablettes, sinon on dépend trop du matériel de la structure qui nous invite, et, avec des enfants, c'est super la tablette, ils peuvent être à 4 sur une tablette pour écrire, en CM1-CM2.

Anne REVERSEAU – Vous avez mutualisé les compétences, en somme. J'ai l'impression que ton expérience d'atelier et l'expérience de Calopsitte font que tu es souvent sollicité comme un spécialiste du numérique, qu'on te demande même des formations à l'écriture par le numérique, en 2017, pour le Réseau Canopé de l'Académie de Rennes, ou en 2019, une présentation de ton travail à Marseille dans le cadre de la journée *Nouveaux auteurs Nouveaux lecteurs : les écritures numériques*³.

Nicolas TARDY – Oui, pendant longtemps, j'étais le seul sur Marseille à travailler la littérature avec le numérique. À Avignon, il y a Boris Crack, qui a fait des ateliers numériques de critique de films. C'est vrai qu'on m'a demandé récemment cette conférence à la Marelle auprès d'enseignants pour leur présenter ce que peuvent être des ateliers en numérique. J'ai expliqué un peu Twitter, Framapad et ce que ça permettait. Le matin, Pascal Jourdana, qui dirige la Marelle, avait fait une histoire des supports d'écriture, et l'après-midi, j'ai parlé des ateliers et du projet *Vampirisation* que j'ai avec eux.

Anne REVERSEAU – Je trouve intéressant le fait que toi tu utilises en tant que poète certains éléments numériques, que tu fasses des ateliers et que tu sois aussi sollicité comme spécialiste de la chose. C'est sous trois casquettes différentes, mais avec une grande continuité, finalement.

Nicolas TARDY – On me demande souvent des retours d'expérience. J'ai fait plusieurs fois des présentations à des enseignants, des documentalistes, que ce soit au cipM ou pour le réseau Canopé. Je raconte mes expériences, et parfois on fait des ateliers l'après-midi. Voir une douzaine de professeurs de français essayant d'écrire

3 « Formation sur les ateliers d'écritures numériques pour du personnel du Réseau Canopé de l'Académie de Rennes, en partenariat avec la Maison de la Poésie de Rennes et Région Bretagne, en mai 2017. Et *Nouveaux auteurs Nouveaux lecteurs : les écritures numériques*, avec La Marelle et le Pôle, à la bibliothèque Armand Gatti, La Seyne-sur-Mer en octobre 2019.

ensemble sur Framapad, c'est bien. Ils testent les choses, se rendent compte des difficultés, etc.

Anne REVERSEAU – Je voudrais maintenant aborder la question du livre numérique, que tu connais bien en tant qu'auteur. Ton prochain livre, *Vampirisation*, est un livre numérique prévu pour l'hiver 2020⁴.

Nicolas TARDY – Oui, c'est un livre impulsé par la série de films *Les Vampires* de Louis Feuillade. Il y a toute une série de poèmes qui suivent l'histoire, une autre qui sont les portraits des personnages, une autre sur les lieux et enfin une dernière qui parle de cinéma avec des anecdotes sur le réalisateur. Comme c'est sur un support numérique, on a plusieurs modes de lecture, avec des liens hypertextes qui permettent de circuler entre tout cela. Les trois dernières séries de poèmes sont aussi mises en chanson par Arnaud Mirland, chansons qui seront présentes dans le livre en fichiers son. L'on pourra ainsi naviguer entre les poèmes et les chansons.

Anne REVERSEAU – Ce n'est pas quelque chose de neuf pour toi. Tu as souvent pratiqué cette écriture de l'hypertexte, me semble-t-il.

Nicolas TARDY – Oui, mais sans forcément au final les publier sous cette forme. Certains hypertextes ont été des bases de livres. À ce stade de notre échange, il faut que je revienne sur mon premier livre numérique, *Paysage avec caméras*⁵. Pendant longtemps, j'ai écrit sur numérique et publié en revues papier et livres papier, mais assez vite, j'ai aussi publié dans des revues en ligne⁶, soit parce que je répondais à un appel qui me plaisait, soit pour des questions de taille, parce que j'avais des textes courts qui pouvaient convenir sur écran. Le choix du numérique est fortement lié au rapport de taille.

Puis j'ai lu des livres numériques, qui étaient, au début des livres homothétiques (qui pourraient exister en papier, qui soient transposables). Et, il y a quelques années, j'ai écrit un texte en partant du travail d'un artiste québécois, Pascal Dufaux, que j'avais rencontré à Marseille où il exposait des machines avec des caméras, deux bras robots qui filmaient et re-projetaient l'espace en même temps. Ça m'avait plu et j'avais écrit à partir de notes sur son travail sur les caméras de surveillance et les mouvements de caméra au cinéma. Je me suis retrouvé avec un texte, *Paysage avec caméras*, pas très long mais trop long pour une revue, constitué de paragraphes très courts de une ou deux phrases, qui ne justifiaient pas d'avoir un bloc par page contrairement à d'autres de mes textes. Il se trouve que D-Fiction, qui était jusque-là un site, a commencé à lancer des livres numériques, dont une collection qui s'appelait « Marcel », qui portait sur les questions liées à l'art et à la littérature. Je leur ai proposé cela, car, en même temps que je finissais le texte, j'avais envie de travailler avec Corentin Coupé, un musicien que j'avais croisé à Montpellier. Je lui avais

⁴ *Vampirisation*, livre numérique en collaboration (musique et chant) avec Arnaud Mirland, La Marelle, Marseille, 2020 (à paraître).

⁵ Dont on trouve un extrait en ligne : Nicolas Tardy, « Paysage avec caméras ».

⁶ Par exemple *Strange in the Night* dans le n°9 *Vienne la nuit sonne l'heure* de la revue numérique *d'ici là*, 2012.

envoyé un enregistrement de mon texte fait en studio et il l'avait « habillé » avec une basse électrique et des pédales d'effet. Je pensais alors à un livre papier avec la possibilité de refaire ça en live ou de mettre une pièce sur le net. Et là, cette collection « Marcel » et le livre numérique, ça a été une possibilité de mettre le son avec, parce que le livre papier avec CD se fait de moins en moins. Donc j'ai proposé le texte avec la version audio, des images de Pascal Dufaux, qu'on a pu inclure en couleur, et une préface. C'était mon premier livre numérique, sorti en 2014. Par la suite D-Fiction a continué en tant que site, ils ont arrêté leur collection de livres numériques, qu'ils ont mise à disposition gratuitement parce que le livre numérique de poésie/littérature expérimentale a beaucoup de mal à se vendre. Maintenant, je l'ai, je peux le donner. Avant, ils le vendaient et je jouais le jeu de ne pas le diffuser.

Anne REVERSEAU – J'imagine qu'on va reparler de cette question économique puisque je voudrais te faire parler du livre numérique en tant qu'éditeur aussi, puisque tu codiriges, avec Caroline Scherb, les éditions Contre-mur qui publient de la poésie sous forme d'epub.

Nicolas TARDY – Avec Caroline, étudiants aux Beaux-Arts, on avait fait des revues en photocopies ensemble et on avait créé Contre-mur pour faire des affiches en format A1. C'était déjà une façon de questionner le support de lecture : on les vendait 2 €, avec un ISBN, en ligne, en librairie, par correspondance et surtout lors de lectures qu'on organisait. On sollicitait des poètes pour les affiches : Lucien Suel, Eric Suchère, Dorothee Volut, Pierre Ménard, Ian Monk, par exemple, des gens qui n'étaient pas des poètes visuels, mais à qui on demandait un travail spécifique en fonction du support. Puis l'imprimeur et le papier sont devenus de plus en plus chers, l'auto-financement ne suivait plus et même si on était sollicités, nous, on ne voyait plus trop de gens possibles, alors on a arrêté.

Au moment où moi j'ai fait ce livre numérique, *Paysage avec caméras*, pour D-Fiction, on s'est dit que ça pouvait être intéressant, que c'était une autre façon de questionner le support de lecture. Caroline de son côté, s'était formée pour fabriquer des livres numériques pour élargir son offre de webdesigner. On a décidé de se lancer dans le livre numérique. Comme Caroline fabrique tout, cela ne nous coûte rien, c'est beaucoup de temps bien sûr mais pas d'argent. On a alors sollicité tous ceux avec qui on avait fait des affiches et d'autres, 30 ou 40 auteurs, en leur disant : « Avez-vous des choses que le numérique pourrait permettre (son, vidéo, images en couleur ?) ou des textes qui sont trop longs pour une revue, trop courts pour un livre ? ».

Plusieurs auteurs ne comprenaient pas : « Et il y a aussi un vrai livre avec ? ». On a publié quelques livres homothétiques au début, le livre de Bruno Fern, par exemple, avec des vers centrés. C'est un peu technique à faire en numérique, car ça n'a aucun intérêt de faire un scan pour que cela ne bouge pas. Caroline fait les livres numériques « à la main » contrairement à la plupart des livres numériques qui sont faits avec des outils qui automatisent la conversion d'un pdf en epub et qui massacrent la mise en page. Guénaél Boutouillet, critique et médiateur, insistait lors d'une présentation de Contre-mur à Nantes, disant qu'il y avait peu de poésie en numérique à cause de cette difficulté de fixer une mise en page.

On a fait quelques livres numériques avec des spécificités, comme celui de Ian Monk (qu'on avait déjà publié en affiche) qui était venu avec une idée et nous avait dit « Si ça vous va, je l'écris » : *Les feuilles de yucca / Leaves of the Yucca* (2015) est un livre bilingue, écrit en bilingue et retraduit en bilingue, avec une navigation complexe. Après on a eu Eric Simon, qui a fait un centon de mille et une phrases, avec les références qui apparaissent quand on clique. 2002 liens, du coup, c'était assez colossal comme boulot... On a aussi fait un DVD, *Vases communicants canopes*, une collaboration avec les dessins de Frédérique Loutz et mes textes, une forme qui a été une sorte de pis-aller pour un livre impossible à faire éditer : l'écriture était jugée trop « expérimentale » par des éditeurs de dessins, et les dessins techniquement trop difficiles à imprimer pour des éditeurs de poésie...

Aujourd'hui, je reçois encore beaucoup de textes pour la maison d'édition, mais aucun n'est véritablement pensé pour le numérique. À un moment, on a laissé tombé le critère de la taille du texte pour ne publier que des choses exploitant vraiment le numérique. Notre dernier livre, c'est celui de Boris Crack, *Supergeek* (2018), où il y a du son, des images couleur, etc.

On ne publie que des choses sollicitées puisque dans ce que je reçois (en nombre), il n'y a rien qui « pense le livre numérique ». J'ai une frustration quand même : une auteure avait envoyé un jour quelque chose en couleur avec des bouts d'images, que je trouvais très bien, mais elle n'arrivait pas à le faire publier en papier (couleur et poésie, c'est trop difficile !). Mais ce n'était pas transposable en numérique à moins de faire des images fixes – ce qui n'avait pas de sens. On a cherché des solutions techniques, mais on a fini par refuser. Ce fut la lettre de refus la plus pénible à faire.

Anne REVERSEAU – Où en êtes-vous maintenant ? Avez-vous trouvé, comme on dit, un « modèle marchand » – question qui revient souvent pour le numérique ?

Nicolas TARDY – Jusque là, on essayait de publier un livre numérique par an, mais on a pris du retard. On ne sait pas trop ce qu'on va faire, puisqu'évidemment, ça ne se vend presque pas (poésie contemporaine + livre numérique = double difficulté). On fait des services de presse assez gros (50 envois environ), mais ce qui est triste, c'est qu'on a peu de retour, même pas d'accusé de réception. Une grande partie du monde critique littéraire ne semble toujours pas prêt pour le numérique : soit le fichier n'a même pas été ouvert, soit on nous demande une version papier... On s'est rendu compte aussi de la différence entre les pays. Eric Simon, par exemple, qui est un auteur québécois, est notre plus grosse vente... J'ai eu l'occasion de discuter de cela avec les québécois, justement. Chez eux, le livre numérique est très peu cher et semble entré dans les mœurs. Il y a aussi l'idée que tout travail mérite salaire, alors qu'en France, pour beaucoup de gens (moi le premier !), le numérique c'est gratuit. Ajoutons une histoire de saison, apparemment... J'avais lu une enquête sur les ventes de livres numériques au Québec qui disait que les ventes étaient bien meilleures en hiver !

Après, le livre numérique est en train lui aussi de devenir obsolète. Aujourd'hui, la Marelle développe un système où le livre est comme encapsulé dans un site ou une appli, pour ne pas avoir à télécharger, pour lutter contre le devenir

illisible des supports numériques. C'est l'éternelle question des supports numériques. Le numérique soulève toujours des enjeux de conservation, des questions proches de ce qu'on rencontre dans l'Arte Povera dans les arts plastiques sauf que le champ littéraire n'est pas habitué à cela. Je pense à la revue de Jean-Pierre Balpe sur disquette ou à des numéros de la revue *DOC(K)S* qui contenaient des CD-Rom.

Je me souviens d'une conférence TED de la conservatrice du design et du numérique au MOMA, Paola Antonelli, qui racontait que lorsqu'elle faisait l'acquisition de jeux vidéos et qu'elle hésitait entre deux jeux, elle choisissait celui pour lequel les fabricants cédaient le code parce que c'était la garantie pour eux pour que dans 50 ans, s'il faut fabriquer des manières de montrer ce jeu, ils puissent y arriver.

Pour revenir à Contre-mur, aujourd'hui, on hésite à continuer, à vrai dire... notre capacité au multitâche ayant des limites...

Anne REVERSEAU – Est-ce que le milieu de diffusion ne serait pas à chercher du côté des milieux artistiques, plutôt que des milieux littéraires si frileux de ce côté là ?

Nicolas TARDY – Oui, mais ce qu'on publie est clairement du côté littéraire.

Anne REVERSEAU – Ou alors, en essayant de coupler le livre avec des lectures, des ateliers qui font de plus en plus partie des pratiques des écrivains...

Nicolas TARDY – On en a fait l'expérience. Avec une lecture au FRAC PACA pour lancer un livre numérique, on avait réussi à faire venir quatre de nos auteurs, à nos frais. C'était une soirée où on a expliqué la collection, on a montré l'ensemble vidéoprojeté, les auteurs ont lu, on a distribué des flyers avec l'adresse de commande des livres numériques (à 2,99€ et 4,99€). Il y avait du monde, une quarantaine de personnes enthousiastes, et pourtant on n'a pas vendu un seul livre suite à cette soirée. Certains l'avaient déjà reçu en service presse, cartes, mais un événement de ce type en librairie, en lien avec un livre papier, se convertit en achats, mais là, non...

Pour autant, je ne pense pas qu'en passant tout en gratuit, on va avoir plein de lecteurs. Ou alors ce seront des gens qui téléchargent en stockant pour plus tard mais qui ne les lisent pas, comme on le fait tous, avec les pdf glanés en ligne.

Anne REVERSEAU

FNRS – UCLouvain